Marie Chartres

LES PETITS ORAGES

Le livre

Depuis un an, la vie de Moses Laufer Victor a changé. Il y a les signes extérieurs, la jambe blessée, les boutons qui explosent sur son visage comme des volcans, et la rage incontrôlée qui s'exprime comme elle peut. Il y a les choses qui restent en lui, les souvenirs de l'accident, les mots qu'il n'arrive plus à dire avec ses parents, qui sont comme des orages en dedans. Et puis, il y a tout ce que l'on ne connaît pas encore.

Un jour, au lycée, arrive Ratso, un Indien. Il a ses secrets lui aussi, il a sa colère. Mais il a surtout besoin que Moses l'accompagne à Pine Ridge, pour rendre visite à sa soeur.

Parce que chacun, à sa façon, doit sortir de sa réserve.

L'auteur

Marie Chartres est libraire. Elle écrit des romans pour la jeunesse et des récits poétiques pour les adultes. Depuis un peu plus d'un an, elle a rejoint son amoureux à Bruxelles. Les photos sont souvent le déclencheur des histoires qu'elle raconte dans ses livres. Elle invente des personnages courageux qui apprennent la légèreté.

Marie Chartres

Les petits orages

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

Pour la résistance de Marlot,
à son auteure et à ses mots.

Pour Fanny et la lumière de son avenir.

Pour mon frère, Simon.

Je suis un nom

– Tu veux des céréales ce matin ? a lancé ma mère à travers la porte de ma chambre.

– Maman ! Tu le sais pourtant ! Non, un café et sans sucre ! ai-je répondu, exaspéré.

– Tu sais que les céréales sont bien meilleures pour le transit ? m'a-t-elle expliqué pour la énième fois. Le transit, c'est très important !

Ma mère s'est toujours passionnée pour la bonne santé de mon côlon, et ce n'est pas le genre de discussion que j'apprécie forcément le matin.

Je l'ai entendue soupirer derrière ma porte. Elle m'énerve lorsqu'elle fait ça.

– Je ne veux pas en parler ! C'est un café et pas besoin de venir jusqu'à la porte de ma chambre pour me le demander. Ça sert à rien. Je passe toujours par la cuisine avant de partir. Et là, je finis de m'habiller, lui ai-je fermement annoncé.

– Tu veux de l'aide ? m'a-t-elle proposé.

– Mais non, enfin ! Je me débrouille tout seul.

– Tu n'as pas oublié de faire tes exercices, j'espère ?

– Non, maman.

Mon côlon et mes exercices. Voilà à quoi j'avais droit tous les matins de la part de ma mère. Du côté de mon père, je subissais son silence imposant. Un mutisme complexe comme un ennemi ou une énigme. Je ne comprenais pas, mes mains devenaient alors moites et quelque chose me submergeait, je ne voyais plus et je me mettais à trembler.

Oui, rien que ça.

Je m'appelle Moses Laufer Victor. Et encore là, ce n'est pas mon nom de famille complet, mais seulement mon prénom. L'ensemble de mon patronyme donne ceci : Moses Laufer Victor Léonard. Une idée de mes parents. Ils sont psychanalystes.

Mon père est lacanien. Ma mère est jungienne et tous les deux ont un fort penchant pour la psychanalyse adolescente, d'où mon prénom. Moses Laufer est un psychanalyste très célèbre qui

a développé le concept du *breakdown** chez les ados, ce qui me fait une belle jambe, façon de parler, hé, hé ! Mes parents auraient été des mordus de cinéma, j'aurais eu droit à Brad Pitt Victor Léonard ou bien encore Johnny Depp Victor Léonard. Je ne sais pas ce qui est pire. Franchement, j'ai du mal à choisir. J'ai quand même réussi à obtenir un troisième prénom, Victor, qui est arrivé là j'ignore comment.

Moses Laufer Victor Léonard, seize ans, boiteux, habitant Mobridge, Dakota du Sud. Curieux état civil.

J'ai entendu ma mère faire demi-tour et repartir dans la cuisine. Elle se cogne toujours au chambranle de ma porte lorsqu'elle fait sa marche arrière.

J'ai enfilé tant bien que mal mon jean noir. Je suis devenu une espèce d'acrobate de l'enfilage de pantalons. Pas très simple quand on a la jambe droite qui a décidé de vivre sa vie comme elle l'entend, en célibataire, reniant son couple avec son autre jambe. Résultat, elle ressemble à un vieil

* Les mots suivis d'un astérisque sont repris dans le lexique en fin d'ouvrage.

arbre rabougri, plié par les vents, luttant contre la verticalité. Tandis que l'autre, toujours pimpante et crâneuse, est super fière d'être en vie et d'avoir échappé au pire.

« Veinarde ! » je lui murmurais parfois la nuit lorsque sa concubine me faisait un mal de chien.

J'ai craqué comme du petit bois en m'habillant. J'ai jeté un coup d'œil sur le miroir posé à même le sol. Il ne mesurait pas plus d'un mètre de hauteur, ce qui me convenait tout à fait : je ne voyais que mon buste et mes jambes, jamais mon visage. C'était déjà assez démoralisant comme cela. Lorsque je regardais ma figure dans la glace, mes yeux étaient comme deux grands chiens punis et malheureux, contemplant une zone dévastée, suppliants, traquant une vaine amélioration.

Mais non, l'embellie n'était jamais au rendez-vous. J'avais la peau grasse et des boutons. Comme dirait mon médecin : « Mmmhh, effectivement, vous avez un gros excès de sébum, mais préoccupons-nous de votre jambe avant tout. Il me semble que c'est un peu plus important. » Et moi, j'avais juste envie de répondre : « Non, s'il vous plaît, traitons d'abord mon visage. » J'étais

le seul à m'en inquiéter. Moi et toutes les filles de mon lycée, je crois bien. Personne n'a envie d'avoir un visage qui ressemble à une pizza aux poivrons.

Mon côté boiteux pouvait éventuellement me donner un petit côté rock and roll. À la limite, d'accord. Même avec la béquille. Mais la peau grasse, jamais. Je le voyais dans les yeux des filles, ça ne trompe pas. Il y avait quelque chose d'éteint dans leurs yeux ou bien quelque chose de profondément humiliant qui ressemblerait à de la pitié. Et lorsque j'arrivais au lycée accompagné de ma mère, alors là, j'avais la nette sensation de tirer le gros lot. C'était compassion et miséricorde à tous les étages.

– Un jus d'orange, au moins ? m'a suggéré ma mère dans une ultime tentative alors que j'entrais dans la cuisine.

– Bon, d'accord, si tu veux, ai-je capitulé.

Mon père était assis autour de l'îlot central. Il lisait son journal. Il se taisait.

– Tu reveux du café, papa ? ai-je proposé.

– Non, merci, a-t-il répondu sèchement sans détacher les yeux des nouvelles du jour.

J'ai eu l'impression que la lumière vacillait soudainement et je suis resté à regarder le paquet de céréales que ma mère, entêtée, avait tout de même posé sur la table. Invisible, un avion est passé dans le ciel ; j'entendais clairement le bruit des moteurs à réaction. Mes oreilles ont commencé à bourdonner, le bruit demeurait et me hantait. Pour me changer les idées, j'ai regardé à travers la fenêtre de la cuisine la balançoire sous le prunier.

La lumière était blanche, elle donnait envie de s'y lover, elle flottait et tournoyait. Elle donnait envie d'oublier.

Ma béquille a fait clic clic sur le sol de la cuisine, quand je me suis approché de la baie vitrée.

– Vous pensez qu'elle n'a pas pourri avec les années ? ai-je suggéré.

– Tu parles de quoi, chéri ? m'a demandé maman. Qu'est-ce qui aurait pourri ?

– La balançoire sous le prunier, tu crois qu'elle est encore résistante ?

Le fauteuil roulant de ma mère a gémi légèrement lorsqu'il s'est approché de moi.

– Je ne sais pas. Je n'aimerais pas que tu t'en

serves sans que papa s'assure de la bonne santé des cordes et de l'arbre.

Elle regardait vers le jardin, je l'ai vue plisser les yeux comme si elle cherchait à deviner ce que serait son futur.

– Ça doit faire une éternité que je n'ai pas vraiment regardé cette balançoire. Tim, ça te dérangerait d'y jeter un coup d'œil, un jour ? a demandé ma mère en se tournant vers mon père.

Papa a posé sa tasse de café et replié lentement le journal.

– Je peux le faire, oui. Mais est-ce que quelqu'un peut m'expliquer à quoi ça servirait ? Je serai le seul à m'en servir. Je veux bien faire des choses absurdes mais enfin, bon… a-t-il marmonné.

– Non, personne ne peut te le dire, mais je te le demande quand même. Tu seras peut-être la seule personne à pouvoir effectivement te balancer, mais ce serait bien de vérifier, a répondu du tac au tac ma mère, tout en souriant. Avec élégance et douceur, comme à son habitude.

– D'accord, je le ferai ce soir en rentrant, a conclu mon père.

Il s'est baissé vers maman et lui a déposé un baiser sur le front.

J'ai emporté cette image avec moi. Réconfortante et irradiante.

Je suis une allumette

– Tu es en retard ! s'est exclamé Colin en me voyant arriver.

– Excuse-moi, je marche quand même moins vite que les autres. C'est peut-être l'explication.

– Alors pars avant tout le monde. C'est peut-être la solution, a-t-il répliqué.

Colin Brannon est mon meilleur ami. Enfin, je devrais plutôt dire qu'un jour il s'est collé à moi sans que je le lui demande et que depuis il me parle. Il était le seul à me parler. Il ne faisait jamais mention de ma béquille, de l'accident. Contrairement aux autres, il ne posait aucune question. Tout ce qui l'intéressait, c'étaient mes cartes et nos échanges : si j'ai le grand mage, le petit lutin ou le gros dragon… En contrepartie, je lui demandais la belle

sorcière blanche, le fort Luxor ou je ne sais quoi encore. Il m'attendait planté devant le portail du lycée avant de courir vers la Sitting Bull School juste à côté. Oui, Colin avait douze ans, alors que moi, j'étais en troisième. C'est un élément que je ne dois pas oublier de signaler. Il n'était pas encore confronté aux boutons et à la peau grasse comme moi et, pour le moment, il ne s'intéressait pas aux filles. Je ne sais même pas d'ailleurs s'il se rendait compte qu'elles existaient et vivaient autour de lui. Il se promenait avec ses classeurs remplis de cartes de jeux de rôles, son sac à dos prêt à exploser au milieu de son univers de donjons et de dragons. Je dois dire que j'y trouvais aussi mon compte.

– Alors est-ce que tu l'as ? m'a-t-il demandé sèchement.

– Oui, une minute, elle est dans mon sac, ai-je répondu.

– Passe-le-moi. Sinon ça va encore prendre des plombes, a ordonné Colin en saisissant mon sac à dos.

Colin ne s'embarrassait de rien, surtout pas de politesse. Il savait que je m'emmêlais souvent entre ma béquille et ma jambe qui vacillait, j'étais lent et empêché, je faisais tomber mes affaires à terre,

je manquais de précision et j'avais parfois aussi les mains qui tremblaient. Colin Brannon était un garçon frêle, brusque, souvent malpoli, qui me maltraitait un peu, sans penser à mal, et je l'aimais pour cela. De tout Mobridge, c'était lui qui avait la plus belle collection de cartes. Il avait donc de nombreux atouts. Et les autres élèves de mon lycée portaient sur moi des regards tellement sinistres lorsqu'ils m'examinaient sous toutes les coutures que cela me donnait réellement envie de leur montrer mes vraies coutures, celles que j'ai le long du dos et de ma jambe. J'aimerais bien contempler leurs yeux effrayés à cet instant précis en ironisant : « Quelqu'un a-t-il du fil ? Quelqu'un a-t-il une aiguille ? Je crois bien que quelque chose vient de péter. » Ha, ha, ce qu'on se marrerait ! Moi en tout cas. Un peu de pitié. Un peu d'horreur. De quoi se gausser.

Mais Colin m'a extrait de mes pensées.

– Purée, je la trouve pas ! T'es certain de l'avoir rangée dans ton sac ?

Oui, Colin est aussi ce genre de garçon un peu daté qui dit « purée » au lieu de « putain ». Mes psychanalystes de parents trouveraient probablement

ça très intéressant. Voire même « pertinent », comme dirait mon père. Je crois encore l'entendre : « Mais c'est très pertinent ce que tu viens de dire là » lorsque je confondais les mots « papa » et « caca » à l'âge de six ans.

Sauf que, depuis un an maintenant, depuis l'accident, je n'avais même plus le plaisir de savourer la pertinence de mon langage puisque mon père m'évitait au maximum et baissait la tête quand je passais devant lui.

– Argh ! Mais on n'y voit rien dans ce sac. Tu as vu ce bazar ? Elle est où, cette carte ? Dépêche, je dois filer en cours, a repris Colin, paniqué.

J'étais appuyé sur ma béquille, dépité. Je me suis éclairci la gorge.

– Je ne comprends pas, j'étais certain de l'avoir rangée là.

– Bah non, elle n'y est pas, a-t-il dit, profondément déçu. J'y vais mais, demain matin, tu n'oublies pas, d'accord ? Et ne sois pas en retard, surtout !

Puis je l'ai vu s'éloigner à toute allure. On aurait dit un petit fantôme blond. Colin était minuscule pour son âge, et sa peau était très blanche. Lorsque

nous marchions côte à côte, je ressemblais à un point d'exclamation accidenté, et lui, à une petite virgule toute légère, qui serait passée par là, presque en s'évanouissant. Cela donnait une drôle de ponctuation. Je ne sais pas si les gens nous remarquaient.

J'aurais aimé lui expliquer que j'avais un exposé en cours d'histoire aujourd'hui et que j'étais mort de peur à l'idée de parler en public, mais il était déjà parti en accélérant comme un fou, son énorme sac sur le dos.

Je suis resté immobile devant le portail du lycée. Un grand gars aux cheveux noirs m'a bousculé, les mains dans les poches, sans s'excuser. J'ai bien failli m'étaler par terre. Ma béquille a voltigé dans les airs comme s'il avait intentionnellement shooté dedans. J'étais perdu, à croire qu'on m'avait arraché un bras ou quelque chose de très cher comme mon smartphone. J'ai vu le grand gars s'éloigner, les épaules voûtées, avec le drapeau des Indiens oglalas imprimé à l'arrière de son tee-shirt. Un cercle formé de plusieurs tipis blancs sur fond rouge.

Le temps s'est suspendu, et je me suis écroulé par terre, déséquilibré par le poids de mon sac à

dos ouvert et ma béquille enfuie. On aurait dit un petit soldat désarticulé. Que faire quand tout le monde autour de soi est fort et vaillant et que l'on ressemble à une idiote de pauvre allumette ? J'ai eu brutalement envie de pleurer et de rester immobile devant le portail du lycée sans personne pour me regarder, sans personne pour m'aider. Rester là. Ne plus bouger. Ne plus voir. Ne plus sentir.

Trois secondes plus tard, je me suis senti soulevé dans les airs, comme si je ne pesais pas plus lourd qu'un bout de chiffon.

Le gars au tee-shirt rouge m'a relevé et remis debout. Il tenait ma béquille à la main, elle semblait minuscule entre ses doigts. Je l'ai entendu marmonner :

– Scuse-moi, Tige brisée, j'étais en rogne. Je marchais et j'ai buté dans un truc. Je pensais pas que c'était quelqu'un.

– Tu pensais que c'était quoi ?

– J'sais pas, une poubelle ou un truc de ce genre.

– Un mec en béquille, en jean et blouson noir, tu confonds ça avec une poubelle ?

– Quand t'es dans ma tête, ouais, mec, ça

arrive. Tiens, je te rends ta tige, a-t-il dit en me tendant ma béquille.

– Tu comprendras que je vais avoir du mal à te remercier.

– T'inquiète, pas de souci. Je dois y aller, là. C'est ma première journée de cours. Salut, Tige brisée. À plus, a-t-il conclu.

Il s'est à nouveau éloigné ; j'étais étonné par son aplomb. J'ai bien cru à la fin de cette micro-discussion que je devrais m'excuser platement de ressembler à une poubelle.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Bleu de rose
Comme un fou furieux

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium + poche
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : février 2016

ISBN 978-2-211-XXXXX-X